

et sur les motifs qui ont pu engager la Providence à créer des êtres doués de raison. De même que Master Tom et Miss Fanny ne se corrigeront jamais à la voix de leurs parents, et attendront pour le faire les revers que leur folie doit amener à coup sûr ; de même notre nation ne peut être corrigée que par les plus grandes épreuves et par l'écrasement de notre vaine et trompeuse prospérité. C'est pour cette raison que nous avons mis tout notre espoir dans le résultat des troubles qui affligent notre pays, et bien loin de déplorer la guerre civile, tout ce que nous craignons c'est que ces maux ne passent trop vite et sans nous corriger. Notre vie nationale actuelle est une illusion, nous voudrions y voir substituer une vie réelle, voir une prospérité de bon aloi remplacer ce pompeux et vain étalage, enfin nous appelons de tous nos vœux un état de choses fondé sur la vérité et par là même ayant quelque chance de se maintenir."

Aucun écrivain américain ne s'est montré plus attaché à l'Union, plus ennemi de la cause des confédérés que M. Brownson, ce qui donne un grand poids à la franche déclaration que nous venons de citer. Nous conseillons, du reste, à nos lecteurs, de lire eux-mêmes le livre de Mde. Sadlier ; ils y trouveront, sur le luxe, le mauvais goût, l'amour effréné de l'argent, et le culte rendu à la fortune aux dépens du talent, de l'esprit, de l'art et souvent même de la morale, plus d'un trait qui ne s'applique malheureusement point qu'à la société des Etats-Unis ; mais dont la nôtre pourrait bien aussi faire son profit.

Québec, décembre, 1862, et janvier, 1863.

LA LITTÉRATURE CANADIENNE de 1850 à 1860, premier volume, in-8, 400 p. Desbarats et Derbyshire.

Ce magnifique volume est le premier d'une série de primes annuelles que la direction du *Foyer Canadien* offre à ses abonnés. L'objet de la direction est de relier le *Répertoire National* aux *Soirées Canadiennes* et au *Foyer Canadien*. Ce premier volume ne contient que de la prose ; nous y remarquons surtout des extraits du Voyage en Europe de M. Garneau, livre tiré à un très-petit nombre d'exemplaires et devenu très-rare. Un volume qui, en librairie, vaut au moins une piastre, donné comme prime d'une publication dont l'abonnement n'est que d'une piastre, c'est pour nous un mystère. Dans tous les cas, bien sot qui ne profiterait pas de cette aubaine !

LES SOIRÉES CANADIENNES : La 12e livraison du second volume de cette excellente publication contient la reproduction d'une brochure devenue extrêmement rare, le *Procès de MacLane* (1), condamné et exécuté pour haute trahison. C'est un document important sous trois aspects différents, ceux de la procédure criminelle, de l'histoire du pays et de la philologie. "Ce document peu connu, disent les éditeurs, reproduit intégralement, à aussi un certain intérêt littéraire : on y voit le faire du temps, et on y remarque les expédients auxquels on avait recouru pour rendre dans la langue française toutes les expressions étranges du langage judiciaire anglais." Les *Soirées* continuent de se publier au même prix et aux mêmes conditions, \$1 payable d'avance.

LANGÉVIN : Droit administratif, ou Manuel des paroisses et fabriques, par Hector L. Langévin, avocat, in-8, 205 p. Desbarats et Derbyshire. C'est non-seulement un livre utile, mais encore un *vide-merum* indispensable pour un grand nombre de nos lecteurs. L'ouvrage est revêtu de l'approbation de Mgr. l'administrateur de l'archidiocèse de Québec.

Montréal, janvier, 1863.

L'ECHO du Cabinet de Lecture Paroissial : Le propriétaire de ce recueil ne s'est point laissé décourager par la concurrence que lui font plusieurs autres ouvrages périodiques d'un bon marché fabuleux ; il s'est contenté de réduire le prix d'abonnement à \$2. La première livraison du cinquième volume contient un remarquable essai de M. Royal, que nous reproduisons presque en entier. Nous nous en emparons sans spécialité et avec d'autant moins de scrupule qu'il rentre dans la spécialité de notre propre recueil.

L'ANNÉE RELIGIEUSE de Montréal pour 1863, seconde année, 72 p. in-12. Plinguet. Cette brochure renferme, outre une foule de statistiques ecclésiastiques, une notice sur la canonisation des Martyrs du Japon et un passage d'un Rapport de Mgr. de Montréal au Souverain Pontife sur les institutions d'éducation et de charité de son diocèse. Nous en extrayons le résumé suivant :

"Dans cette partie du territoire qui forme aujourd'hui le Diocèse de Montréal, il s'y trouvait, en 1840, 208,325 catholiques, 111 Prêtres, 86 Paroisses ou Missions, 69 Eglises, 23 Chapelles, 1 Séminaire, 3 Collèges, 1 Congrégation Religieuse d'Hommes (les Frères des Ecoles Chrétiennes), et 30 Religieux, 3 Convents de Femmes avec 156 Religieuses. Elles avaient sous leurs soins 1,460 infirmes et donnaient l'éducation à 1,100 petites filles.

"Aujourd'hui, dans cette même partie, il y a 313,759 catholiques, 283 Prêtres séculiers, 30 réguliers, 121 Paroisses ou Missions, 125 Eglises, 46 Oratoires, 60 Chapelles, 3 Séminaires, 5 Collèges, 5 Congrégations Religieuses d'Hommes et 157 Religieux, 10 Communautés de Femmes et 929 Religieuses, ayant sous leurs soins 2480 malades ou infirmes et 9,575 jeunes filles auxquelles elles donnent l'éducation."

(1) Québec, chez J. Neilson, 1797.

Petite Revue Mensuelle.

Une température presque printanière et l'absence de neige ont fait du commencement de l'année 1863 des jours uniques dans leur genre en notre pays. Une des grandes ressources de ceux qui ont peu de conversation dans les visites de rigueur, c'est de médire du temps ; ordinairement il neige, il gèle, ou il pleut, ou bien il fait un froid à fendre les pierres, assez souvent même tout cela à la fois ; mais, cette année, avec la plus grande disette possible d'idées, il était impossible de médire de la température ; et ça dû être, pour plusieurs, un grand sujet de désappointement. Il est cependant des gens qui, faute de mieux, se sont pris à la calomnie ; ils ont prétendu qu'un temps aussi délicieux à pareille époque ne pouvait être que perfide et malsain, que la tendresse apparente de la nouvelle année ne pouvait que cacher de sinistres destinées, que le miel était mis au bord de la coupe parce que le fond en devait être amer ; enfin, pour ceux-là, un hiver canadien sans neige et sans frimas, c'était comme un printemps italien sans roses et sans parfums. Dans tous les cas, le contraste qui existait au physique entre les débuts de 1863 et ceux de l'année 1862 existaient également au moral. On se rappelle, en effet, que l'année dernière nous prenait dans un de ces moments de deuil et d'inquiétude qui font époque dans l'histoire d'un peuple. L'affaire du Trent et la mort du Prince Albert avaient jeté un voile lugubre sur les derniers jours de 1861 ; et, malgré que les nouvelles du premier jour de l'an fussent à la paix, la situation n'en était pas moins très-critique. Les régiments anglais, expédiés en toute hâte, arrivaient au milieu de nous tout étonnés de leur rapide voyage ; de nombreuses compagnies de volontaires se formaient, et tout était à la guerre. Sans doute que, depuis ce temps, la question de la défense du pays a encore pris de plus grandes proportions, il y a même aujourd'hui un déploiement encore plus grand de force militaire ; mais on a comme une certitude que toutes ces choses ne sont que de la prudence, et que le danger, alors si prochain, est maintenant très-éloigné.

Nos voisins, il est vrai, ont longtemps partagé de semblables espérances. Longtemps, malgré tous les symptômes menaçants d'hostilité entre le nord et le sud de la république, on ne pouvait se résoudre à admettre l'hypothèse d'un conflit. Et voilà cependant deux ans que dure la guerre civile la plus sanglante peut-être qui ait encore affligé l'humanité. Les événements qui ont eu lieu depuis notre dernière Petite Revue sont tous défavorables au nord, et, par conséquent, présagent la prolongation indéfinie de cet état de choses. La bataille de Murfreesborough, dans l'ouest, la prise du port de Galveston, au Texas, par les confédérés, les nouveaux exploits de l'*Alabama*, qui éclipsent ceux du *Sumter*, la perte du *Monitor*, incapable de tenir la mer, tous ces événements ont fait au président Lincoln d'assez mauvaises étrennes. Il n'en a pas donné lui-même de meilleures par sa proclamation, qui émancipe les nègres dans les Etats révoltés, c'est-à-dire précisément là où il n'a aucun contrôle, et par son message, qui fixe à l'an 1900 l'abolition de l'esclavage avec indemnité partout ailleurs. M. Lincoln a lu la fable du "Roi, de l'âne et de l'astrologue," et il se sera dit : d'ici là, la république, l'esclavage ou moi, nous mourons.

On n'a, en France et en Angleterre, qu'une assez faible admiration pour la proclamation émancipatrice, revêtue comme elle l'est d'un double caractère de leurre et de déception. Le sort des classes ouvrières en Europe excite, en ce moment, plus de sympathie que tous les oncles Tom de l'année 1900. La misère, dans les districts manufacturiers de la France, menace de devenir aussi intense qu'elle l'est dans le Lancashire. Le gouvernement a ordonné des travaux publics qui doivent en grande partie la soulager ; mais cette ressource étant insuffisante, on a commencé, comme en Angleterre, une souscription nationale. Le Souverain Pontife a envoyé 10,000 francs à la souscription française, et deux mille cinq cents francs à la souscription anglaise.

La question romaine a pâli devant la question grecque. La politique pourrait s'appliquer le fameux vers de Clément, plagé par Berchoux :

"Qui nous délivrera des Grecs et des Romains !"

La Grèce a élu le Prince Alfred, malgré que le gouvernement anglais eût formellement annoncé qu'il refuserait la couronne. Ce subit enthousiasme des Grecs pour le second fils de la reine Victoria est porté au crédit de l'esprit de ruse, qui fut le caractère distinctif des enfants de Pélée dans l'antiquité. L'Angleterre est, en effet, la protectrice par excellence de la Turquie, et ce n'est qu'avec Constantinople qu'Athènes peut avoir à lutter ; ou plutôt l'Épire (que la Grèce ne possède point, en dépit d'un jeu de mots reproduit dans notre dernière livraison) et la Thessalie sont l'objet de ses convoitises, de même que Rome et Venise sont l'objet de l'ambition de Turin. Quand donc l'ère des annexions que l'on rêve au Péloponèse comme on les rêvait dans le Piémont, il y a quelques années, viendra à s'ouvrir, il y aura un grand obstacle de moins si l'Angleterre a les mains liées. Mais on ne lie pas et on ne bâillonne point comme on le veut bien le lion britannique, et c'est avec lui que l'on peut bien dire : "Tel est pris, qui croyait prendre." Il est donc heureux pour la Grèce que d'autres considérations aient empêché l'Angleterre de se rendre à ses desirs. On a mis aussi cet enthousiasme pour le prince Alfred sur le compte de l'influence des marchands grecs de Londres et des autres grandes villes de l'empire. Les Grecs modernes sont avant tout d'habiles et d'heureux négociants, et comme tels ils ont, avec la plus grande puissance mercantile de l'univers, la fraternité des capitaux, qui n'est pas la moins solide dans notre siècle.

L'élection du Prince Alfred n'en est pas moins un triomphe remporté